

Contre les mauvais desseins animés

...d'intentions éternellement ordinaires. *La cinématomatoquématographie* choisit pour son numéro 2 de publier un article ancien de MPC, lequel contient en germe les intuitions, qui se déclarent et se déploient aujourd'hui, que sont les *entrants* et *le texte aperçu en tant que structure fondamentale de toute représentation* (à commencer par l'image) ce dernier faisant l'objet d'une nouvelle publication qui se lance au même moment, *TXT*. On se référera à *TXT* numéros un et deux pour saisir les développements les plus récents sur ces questions. Ou on ira se faire crever le bidon. Les « intellectuels » français de notre espèce, c'est-à-dire de la sorte qui ne serine pas les fadaïses habituelles que véhicule le média, sont persécutés et bâillonnés par les méthodes éprouvées de la loi du silence. Qu'à cela ne tienne, nous n'en avons cure et nous en battons le coquillard avec des ailes de mouche.

Puisque le cinéma (à part le nôtre) s'est définitivement satisfait des formules convenues du feuilletonisme littéraire, ne pratiquant le montage qu'en pulvérisant l'image pour la réduire au signe qu'on doit lire comme dans un rébus finissant par constituer la phrase mystère, puisqu'enfin les coûts des productions destinées à représenter des univers fantastiques et imaginaires, dépassent largement ce qu'on peut aisément obtenir avec des mots, et bien mieux puisque l'imaginaire est sollicité bien plus subtilement et personnellement, pour toutes ces raisons, il nous semble que le cinéma a failli à devenir un art indépendant de la littérature. Obsession de la scénarisation et du dialogue, thèmes strictement issus de la tradition romanesque, caractérisation basée sur les dialogues et la psychologie, postures et gestuelle procurées par le théâtre et la danse — et pour achever le tableau, conventions du réalisme tel que la télévision (journal en image et en parole) le lui impose, le cinéma n'aura que très rarement dépassé le stade du texte pur et simple, en version médiocre, comme toutes les formes plus faibles qui se déclinent d'un modèle.

Et notre cinéma n'est peut-être qu'une sorte de littérature expérimentale, parlée et filmée. C'est à considérer dans le cadre du pamphlet « contre la littérature ».

Raconter, décrire, évoquer, le dire, l'écrit à cent fois plus de puissance sur l'imaginaire que toute tentative de vraiment montrer en image. D'abord cette tentative se heurte plus facilement à la forme de l'esprit de chacun, à ses visages et à ses lieux à lui, qui lui procurent un cadre à la jouissance d'un récit, et d'une certaine façon retire au lecteur, pour en faire un spectateur, la prérogative de créer lui-même le conte à sa manière, d'être activement l'auteur de sa vision. La passivité du spectateur de cinéma, héritée de celle du théâtre, si elle a conquis l'inclination de tous, ne l'aura gagné qu'au détriment du plaisir particulier que l'on conquiert volontairement auprès d'un récit de paroles pures.

Il n'y a pas à nier pour autant de grands et beaux films, mais à dire que toutes les occasions où celui-ci s'est réellement démarqué dans une approche d'un nouvel art de l'image, l'économie spécifique du cinéma, populiste jusque dans son élitisme, aura tué l'essai dans l'oeuf. Là non plus,

le cinéma ne se démarque pas des autres arts.

Il n'y a de « 7e art » que dans l'ambition des archontes de la culture sacrée et suprême et les séides du modernisme, tous attachés à associer rentabilité de masse avec dénotation du chef-d'oeuvre, le beurre, l'argent du beurre, le lait la crème et l'usine à vache, la fermière le cul en l'air par-dessus l'affaire.

Que le cinéma soit un épisode de la littérature (et de la peinture) est plus instructif et fécond qu'il ne le semble, si l'on imagine vraiment le film comme du texte, mais aussi comme un véhicule du texte, de la textualité. Qu'il soit du texte lui redonne la possibilité de faire jaillir de l'imaginaire, là où justement il s'abstient d'en frustrer le déploiement, en montrant trop. Le texte ne montre jamais. Il ne suggère même pas. Il est un mouvement dont va s'éprendre ou non une pensée vagabonde qui aura croisé ce chemin et le suivra un instant. Nul doute que plus d'un auteur de film ou de livre, ou d'un quelconque autre texte, aurait parfois du mal à reconnaître son travail quand quelque lecteur spécialement folâtre, lui décrirait son propre livre ou son film. L'esprit s'enfoncé dans une étrange catalepsie à l'approche du conte et ce qui « passe » de l'auteur au récepteur, est d'une nature inexploitable, et peu interrogée. Il est d'usage de penser que le récepteur fait la connaissance d'un auteur et qu'il s'en approche. Mais s'approche de quoi, d'un mort souvent ?

Quand le cinéma se fait ouvertement littérature, les grosses ficelles qu'il emploie deviennent de pure manifestation du sentiment le plus vrai. Lorsqu'il n'est plus film mais texte à lire, mots ayant abdiqué les fanfaronades, les artifices de l'image qui se truque et scintille de ses faux-jours qui fascine et égare, enivre de leur envoûtement cinémanique, alors il est film comme les films Lumière le sont, il se filme lui-même en train d'être cinéma, c'est un regard clair, sans jambes en l'air.

Au final, il est nécessaire de tout consigner par écrit. Tant de choses sont irréalisables du fait de l'usurpation des moyens de créer, qui sont toujours détenus par qui n'en peut faire qu'un piètre usage, faute de l'imagination dont la lacune est indispensable au triomphe des ambitions médiocres. Aussi tout ce qui fleurit naturellement dans



les esprits qui s'épanouissent au moyen de la beauté, de l'indolence rêveuse, resterait lettre morte si l'écrit, qui est un projet, ne conservait trace, sous la forme souvent très avancée d'un synopsis d'exécution très détaillé, d'idées invraisemblables à l'époque de leur conception.

Et comme pour le cinéma, les scénarios sont bien souvent plus prometteurs que le résultat final, il faut considérer l'écriture non pas comme un projet à mettre en chantier pour construire les châteaux rêvés d'un monde qui se transforme alors en chambre de détention, mais comme le projet lui-même de l'être, où l'on bâtit et débâtit plus vite que les lourds ouvriers de l'ingrate matérialité.

L'extension prévue par Laponéon (in *Laponéon, L'homme à la peau néon*, Éditions Les Fesses de Larry Stud, 2028) du château de Fontainebleau, la gemme centrale de la souveraineté de l'univers, ne doit donc pas se concevoir comme un bâtiment à édifier, mais comme un ouvrage à parcourir indéfiniment, comme il y invite à la manière d'un piège plus matériel que la matière elle-même, par l'imagination qui en fera un château plus dément et souverain par l'apport de tant d'êtres.

Cinéma, musique, peinture, sculpture, et jusqu'à la littérature se trouvent infondés dans leur constante prétention à imposer des parois d'acier ou de verre à nos désirs passe-murailles. La forteresse des arts n'est que l'accessoire central d'un tableau de commande ou tout est orienté vers le claquemurage, le définitif, la mort morte.

Les arts ne valent que pour leur caractère d'évocations révocables, jusqu'au principe de celui-ci, qui a tant servi à forclore plus sévèrement. La vie n'est vivante qu'en s'ignorant dans son mouvement. Les derniers artistes, les minimaux et les performeurs, parvinrent à cette conclusion à l'ultime rayon de lumière qui parvint des arts avant la Grande Nuit dans laquelle nous naviguons pour si longtemps que cela semblera plus long que tout, et que cette période s'appellera *presquetoujours*. Les *presquepersonnes* ne se souviendront qu'avec grand mal du temps d'avant, qui ressemblera à une légende. Et c'est bien ce que connurent les gens d'avant, une sorte de superstition, d'obscurantisme délirant et ignorant du gouffre où tout aller sombrer pour *Presquetoujours*.

the mairie edge

Gordon Zola, pour gagner du temps, sort directement son film « The merry edge » avec le commentaire du réalisateur. Et ne cherchez pas la commande au menu, le commentaire n'est pas décochable. C'est de la dictature artistique. C'est l'auteur qui s'empare de la

télécommande! Où va-t-on? Heureusement Gordon est à pisser de rire et on rit tout son saoul sans lui en vouloir, tout en avalant goulûment sa pizza avec sa bière comme avec tout filim du soir qui se respecte. Même que le film ne serait peut-être pas bien régaland sans ça? N'allez pas raconter ça à Zola, vous n'en finirez pas et votre pizza aura largement le temps de refroidir et votre bière de réchauffer. Alors ne faites pas chier avec vos questions, c'est pas Monsieur Cinéma, ici.

Gordon zola ne nous l'a jamais envoyé dire dans cette déclaration péremptoire et définitive : « J'ai longtemps hésité (pourquoi, diantre) à appeler *The merry edge* "the film" tant ce film est le seul film et restera le seul film un peu conséquent. Personne n'a compris que toute l'histoire du cinéma n'était qu'une plate accumulation de fades lieux communs avant *The merry edge*, et qu'après lui, il devenait superflu de faire un autre film ».

Ce genre de déclaration passe habituellement pour être le propre d'un imbécile, d'un fou mégalomane, ou, tout à la fois, sous la forme d'un mauvais plaisant persifleur et hautain, atrocement imbu de lui-même. Ce sont pourtant les autres, avec leurs discours mielleux emplis de fausse modestie et de mauvaise foi flagorneuse, qui sont les hypocrites les plus entichés de leur absolu et grand génie. Car non seulement ils s'estiment à des hauteurs invraisemblables, inaccessibles, mais en plus ils se croient malins quand ils font leur démoniaque Machiavel tout tartuffaux, en fait des macs à manivelles.

Au moins l'orgueil éclatant de Gordon Zola a pour lui de dépasser toute borne, foncer dans le mur en ricanant des autres sus-cités. Et à pour conséquence de valoir mieux, en effet, que tout ce qui rampe dans l'ombre vers la reproduction du même pour briguer le succès tel qu'on enseigne qu'il s'obtient.

The merry edge met donc un point final, sous la forme d'une explosion de rire, à une histoire du cinéma qui, comme toute espèce d'art ou de sous-art, n'était pas destinée à durer éternellement, sous prétexte qu'une industrie y a fait son nid et n'entend pas se laisser dicter son avenir par d'instables crétins qui verraient des moyens de création partout, toujours différemment. La soupe d'abord : le cinéma nous l'a suffisamment rabâché sur tous les tons, sans se prouver très original par cela, ni par ailleurs.

Les prétentions hallucinantes des cinéastes, des équipes

de prolos surpayés qui font la manutention et la cuisine de l'imââage (qui rime avec potââage) se trouvent expédiées *ad patres* par une simple blague bien placée en toute légèreté.

Voilà qui garantit deux choses : l'omerta classique des professionnels de la profession sur de telles productions, et le surenchérissement véridique sur ce que doit être toujours et en dernière analyse toute chose de l'art : la dernière, l'ultime, annulant toutes les autres à jamais. Tout ce qui ne prétend pas à cette nécessité évidente n'est rien, en terme de création. C'est alors facile d'en reconnaître la présence, d'un acte : c'est ce qui s'affirme et veut anéantir tout le reste. C'est exactement ce qui est prohibé et le sera plus encore demain, sans que la nature de l'acte en soit changée d'un iota. Car seul l'acte agit évidemment, et ce qui prohibe l'acte n'en sera jamais un, malgré sa très certaine efficacité d'horreur métempysychotique innommable.

Cinémaact, artefact, actuel et antinul, *The merry edge* en



est un, d'acte, il aura donc le destin de prime abord correspondant : au trou. Puis sera élevé au rang d'un grand chef d'oeuvre. Deux transports du plus mauvais goût. Qu'importe, il aura agi, et cela vaut tout.

Gordon Zola, The Merry Edge (avec le commentaire du réalisateur), dvd, Les films de Lassitude. Avec deux courts-métrages du même réalisateur, la bande-annonce, et un bonus.



répond : "Tiens, encore un jeune idiot qui craque pour un pot de peinture !" Mais c'est qu'elle est très belle, et très modeste, elle ne se farde que pour s'enlaidir, et ne voudrait pas que l'on connût sa vraie beauté, secrète à jamais. Ainsi plus je me dévoile, et plus je me retire. En tout cas, c'est ce que j'essaie de vous faire croire à mon sujet en ce moment-ci, pour le croire moi-même sans doute. Je me sens trop largué aujourd'hui, j'aurai peut-être dû attendre un autre moment pour rédiger ce texte de présentation. Tant pis, c'est fait. On ne se réécrit pas.»

la cinématomatoquématographie est publiée par les presses de lassitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2014 - XI



Gordon parle

« Je n'ai pas voulu donner toutes les clés concernant ce métrage dont l'apparent naturel a demandé tant de laborieuses manipulations. En vérité, il a été constitué image par image en mélangeant une quantité invraisemblable de techniques visuelles et sonores jusqu'à donner cette impression d'improvisation jetée au hasard et au caprice. Les alchimistes autrefois construisaient des êtres de chair avec un peu de boue, et personne n'y voyait que du feu. De purs abstractions, des personnages fascinants et irréels ont traversé l'histoire comme des personnes nées d'une femme. C'est être bien naïf que de croire toute simple la floraison du quotidien. Des mondes sont façonnés

de toutes pièces, jusqu'à prétendre à la plus grande évidence, et rien n'est plus flatteur pour les démiurges des instants, que nous sommes, cinéastes, écrivains, politiques, autant de magiciens imperceptibles, jaloux de voiler leurs prestidigitations. J'ai la vanité de vouloir démontrer mes farces et mes attrapes. Je suis fat, et je veux que mon art soit distingué. J'ai grand tort. C'est bien absurde, j'en suis conscient, d'avoir tant travaillé à simuler une irrégularité de façon quasi parfaite, pour ensuite vendre la mèche de tous les raccords et de toutes les astuces. Mais je n'en révèle qu'une partie infime ; bien malin celui qui saura deviner les autres ! Voilà tout Gordon Zola. On ne se refait pas. Je suis comme une femme qui a passé tant d'heures à parfaire son maquillage et qui, lorsque le premier nigaud venu lui dit : "Comme vous êtes belle !" lui

